

Michel Lecocq

Orvide
Roman



LE LYS BLEU
ÉDITIONS

© Lys Bleu Éditions – Michel Lecocq

ISBN : 978-2-37877-894-1

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.



« La soumission du peuple n'est jamais due qu'à la violence et à l'étendue des supplices. »

Marquis de Sade

1

La petite route de campagne se perdait dans la nuit pluvieuse. Pas un bruit ne perçait, sauf le croassement au loin de quelques crapauds en mal d'amour. Il était tard, presque une heure du matin. Les villages dormaient à poings fermés d'un sommeil sans danger apparent. Une seule voiture venait couper le noir du bitume. Elle roulait à vitesse modérée et puis se mit d'un coup à faire quelques embardées maladroites avant de s'arrêter brutalement, les pneus droits au bord du fossé. Deux individus se battaient violemment à l'intérieur de l'habitacle. Cela ne dura pas trente secondes. Soudain, une détonation suivie d'un éclair réveilla une volée d'oiseaux. Rien d'autre. Le silence reprit l'espace.

Plus d'une heure plus tard, dans la petite clairière isolée loin des pistes principales, les deux corps étaient de nouveau enlacés. On aurait pu croire à un rendez-vous intime, mais il n'en était rien. Les doigts du premier, à genoux, caressaient doucement le visage du deuxième, allongé. Ce dernier ne bougeait pas. En s'approchant, on pouvait deviner dans la clarté lunaire, quelques larmes sur les joues de la silhouette que l'humidité ignorât. Elles tombaient lourdes à l'endroit de la mortelle blessure, sur le flanc gauche. Autour, la torpeur, loin

des vivants, devenait oppressante.

La première personne ne cessait de répéter la même phrase, l'arme posée près de sa main droite ensanglantée.

« C'est un accident ! »

Personne ne l'écoutait. Qui pouvait la rassurer et la comprendre ? De toute façon, elle ne souhaitait pas d'aide, surtout pas. Le mal était fait. Elle ne voulait simplement pas finir en prison. Dans l'urgence, elle s'était donc mise à fuir et à se dissimuler pour cacher le drame à l'écart de la petite route départementale. Elle avait mené le gros véhicule tout terrain sur une piste secondaire, feux éteints, cinq cents mètres plus loin puis avait coupé le moteur de l'engin.

« Mais pourquoi cette conne s'est-elle débattue... ? Putain, merde ! Pourquoi ? »

La balle du pistolet avait explosé la rate. La blessure semblait grave. La femme vivait encore, mais l'hémorragie importante sapait son souffle vital. La première personne le savait. Elle l'avait sortie de la voiture puis avait attendu que la mort fasse lentement son œuvre. Elle lui caressait le visage régulièrement, cherchant le pardon. Elle obtenait rien qu'un regard de supplication.

L'assassin marmonna au milieu de la nuit. Devant l'agonie, il réagissait mécaniquement afin d'oublier les minutes.

« Je ne voulais pas. C'est un accident. Désolé ! Vous n'auriez pas dû vous débattre... Vous n'auriez pas dû ! Non... Je désirais simplement vous faire peur. C'est tout. Je vous aurais lâché sur le bord de la route, loin de lui. J'aurais fait ensuite demi-tour. Vous avez pourri ma vie... Jusqu'au bout. »

Il n'avait qu'une envie, c'était de fuir, mais la femme blessée

tardait à sombrer, comme si elle s'accrochait au jour à venir et aux premiers rayons du soleil. Ils se cachaient, hélas ! encore loin derrière la courbe de l'horizon. L'espoir restait vain.

Elle mourut vers trois heures trente du matin.

L'individu essuya ses larmes moins abondantes et se leva. Il entreprit de nettoyer le sang qui s'était répandu sur le sol. Par chance, il n'y en avait que très peu. Il s'aperçut que le projectile avait traversé le corps de la victime pour venir se loger dans le parement de la porte. Il pesta, mais retrouva la volonté de se battre.

Il ne devait pas se débarrasser du cadavre. Pas maintenant. Il était trop tard. Il prit un plaid et emballa soigneusement la dépouille avant de la hisser tant bien que mal dans le coffre. Il devait faire vite, car le jour commençait à poindre à la lisière de la forêt.

L'étrange personne regarda une dernière fois en arrière puis démarra doucement et rebroussa chemin vers la civilisation. Son esprit semblait maintenant clair et sa détermination retrouvée.

Elle devait brûler le corps, mais avant, il lui appartenait surtout de jeter l'arme et d'effacer toutes les empreintes. Elle connaissait les méthodes des flics. Après tout, la silhouette possédait ses entrées.

2

Deux semaines plus tard, un dimanche, sur l'avenue qui longeait le bord de mer, l'amour passait en direction de Marseille, sincère, profond et vêtu de bleu. Le soleil rasant découvrait un couple léger que l'insouciance de vacances azuréennes portait de sourire en sourire vers la gare Saint-Charles, deux kilomètres plus loin. Au milieu de cette canicule émergente, curieusement enrubannés d'une écharpe de la même couleur que leurs yeux sombres, nous devinions des touaregs dont l'accent froid nous transportait bien plus au nord.

Le couple s'amourachait l'un et l'autre. Il s'écartait ensuite dans un jeu de séduction libérée. La fille excitée marchait parfois devant, loin des caresses, mais près des rêves. Attirante, elle virevoltait en faisant tourner sa jupe légère et fluide.

Un cycliste lancé à vive allure sur le chemin du littoral ne s'y trompa pas. L'œillade appuyée resta subjective, mais rapide. L'homme qui accompagnait la jeune femme pour une fois s'en moqua. Il avançait d'un air décidé avec un seul but en tête, sac au dos, le regard posé sur le spectacle qu'offrait la ville toute proche. Malgré tout, sa vision immédiate demeurait inlassablement perturbée par les élans de sa compagne qui

revenait sur ses pas puis fuyait de nouveau en laissant libre l'espace entre les deux corps.

L'amoureux transi soupirait. Que pouvait-il y faire ? Elle l'émoustillait et le désir frissonnait sur sa peau déjà brillante de sueur.

— Arrête Briet ! Tu es chiante. Comment veux-tu que je ne fasse pas attention à ton petit jeu ?

— Waouh, Hamar le méchant ! Ah oui, fais ton méchant, s'il te plaît ! Tu es un vrai Viking quand tu hausses les yeux.

Il sourit. Il savait bien qu'elle se moquait de lui, mais le garçon s'impatientait. Il posa de nouveau ses yeux sur la croupe de la fille. L'amie maintenant si proche devinait sa gêne.

— Tout ça, c'est de ta faute. C'est vrai, quoi ! Ton cousin et le foot en plus pour pas grand-chose en retour, ce n'est pas drôle ! Vous ne pouviez pas vous retrouver à Nice ? Je ne sais pas, moi ! Tout aurait été plus simple, alors qu'aujourd'hui, il faut courir..., pérorait-elle, excédée par la navrante inconsistance des promesses émises dix jours plus tôt sur le tarmac de l'aéroport de Keflavik. Des paroles trop vite oubliées.

— Briet, Briet, chut. S'il te plaît ? Je connais tout ça, tu me l'as déjà dit hier... Vois plutôt là-bas.

Il hocha la tête avec insistance, les yeux remplis d'ardeur, comme si privé de bras, il ne lui restait que son regard concupiscent pour se faire comprendre.

— Quoi, là-bas ?

— Le bâtiment en construction, désert... Je t'aime ! Briet.

Hamar appréciait la valeur que possédaient les caresses lorsque celles-ci se libéraient des contraintes. Il en avait l'âpre goût dans la bouche, celui de la cyprine, et il en voulait davantage.

L'heure matinale l'invitait à tenter sa chance. Le diable, qui sait ?

Le sommeil dominical posait encore sa chape lourde sur le lit défait des bienheureux. Seuls quelques sportifs se dépêchaient de courir à la fraîche vers l'ombre idéale ancrée à même le bitume comme un inaccessible trophée. Le jeune homme les voyait filer à grande allure, le regard empêché par des œillères virtuelles. Il se répétait volontiers qu'il n'avait pas besoin de ces artifices.

— Je t'aime ! Briet, insista Hamar. Que veux-tu ? Une surprise ? Je t'offre plus que ça, reprit-il, sûr de son fait.

— Là-bas ? Arrête.

Elle sourit malgré tout. La proposition à peine voilée entamait le peu de sagesse qu'elle possédait.

— Oui, derrière le béton.

— Hamar, tu es dingue ! Si une personne vient à passer. Je ne suis pas certaine qu'en France..., s'inquiétait, à petits mots, mais à juste raison, la jeune femme, peu désireuse de se retrouver dans un poste de police à devoir justifier un comportement dépravé.

— Qui veux-tu rencontrer un dimanche sur un chantier ? Franchement... Un maçon qui fait des heures supplémentaires en plein cagnard ? Les flics ? Ils ont suffisamment de travail avec les hooligans.

— Oh, Hamar ! je ne te demande pas de me surprendre, je souhaite simplement que l'on soit ensemble. Ensemble, tu comprends ? Pas avec tous ces ivrognes. C'est tout.

— Viens !, insista le jeune homme en lui prenant la main.

Briet devinait bien les manœuvres audacieuses du garçon. Elle

n'en était pas plus étonnée ni dupe. Hamar devenait parfois si puéril. Il croyait que les conflits se résolvait sous la couette, mais rien ne semblait aussi évident. Si c'était le cas, les guerres seraient vite oubliées.

Le couple s'était disputé la veille, toujours à cause du foot. Tout tournait autour de ça et elle en avait assez. Elle voulait découvrir la France et ignorer les stades barbares rutilants et les bastringues bruyants et acides de sueur, mais rien n'y faisait. L'équipe nationale, contre toute attente, avait trouvé le moyen de se qualifier pour les huitièmes de final à Nice face à l'Angleterre. Quelle aubaine !

Briet repensait à leur rencontre à l'ombre de la Rundetaarn. Un flirt, ni plus ni moins. Elle s'était ensuite entichée de lui à force de poser ses fesses sur le même banc au milieu de l'immense université de Copenhague. C'est certain, elle lui était redevable de lui avoir apporté la sérénité. Grâce à lui, elle avait remplacé la colère sourde qui grondait en permanence contre ses parents sous le fard de ses dévergondages. Le couple s'était donc construit une espèce de navire cuirassé, un drakkar capable d'affronter plus ou moins les tempêtes et de voguer loin vers d'autres horizons.

«Le football ou bien la France, oui ! Surtout celle des lumières, celle du romantisme, celle de Rimbaud et de Verlaine, amant impossible, amours destructrices. Pourquoi pas ? », avait-elle acquiescé à demi-mot, à peine la proposition chuchotée dans la douceur d'un après-midi de liberté et les derniers partiels déposés sur les vastes bureaux des professeurs. Hamar s'en moquait. Lui voulait oublier une année difficile, mais réussie. Quoi de mieux que la coupe d'Europe ? Il ne

songeait qu'à cela depuis quelques mois, boire et hurler. Le rêve !

À tout bien réfléchir, ils ne s'aimaient pas. Briet le reconnaissait. Ils s'entraidaient seulement. Il s'agissait juste d'une question d'hygiène morale et physique. La barque avait fini par prendre l'eau de toute part au cours de cette longue première semaine de vacances à vivre dans la promiscuité la plus complète. Subsistaient encore les bouées, celles des liens corporels qui dans un savant dosage, mêlaient les fluides de la baise que la sueur salée ne suffisait pas à dissoudre.

3

— Tu es fou, Hamar !

La jeune femme gloussait, enivrée par un désir grandissant qu'elle ne savait plus refréner. En agissant ainsi, elle se mentait à elle-même et se brûlait les ailes. Elle en convenait, mais à quoi bon désobéir quand les doigts mêmes de l'homme, plus ferme encore, suggéraient l'extase ? Pourquoi résister lorsque le corps demande la jouissance ?

— Briet ?

— Oui ?

— Laisse-toi faire, mon amour, susurrait Hamar, les mains posées doucement sur la courbe de ses hanches, les lèvres si proches du cou qu'elle sentait le souffle chaud du garçon courir le long du dos sur sa peau moite.

Elle s'entendait vivre, le rythme cardiaque s'emballait dans sa poitrine sous le fin tissu de la jupe.

— Hamar, que fais-tu ?

— Chut, j'aurai voulu un château pour toi, mais pas ça. Tu comprends ?

Il lui banda les yeux avec l'écharpe aux couleurs de l'Islande. Il souhaitait la prendre dans un monde artificiel sans vision asservissante et sans retenue aucune.

— Et le train ?

— Le train attendra, on a encore le temps.

Il effleurait ses fesses, amenant son corps contre le sien fermement. Il s'appliquait à contourner prudemment les multiples piliers, de peur de croiser l'inconnu. Ils se caressaient, tout en pénétrant dans le vaste chantier fermé par de faibles bandes de rubalise.

Au-delà du jeu amoureux, il trouvait l'expérience exaltante, car elle revêtait une interdiction puissante. Elle lui révélait toute la nature brute de l'homme qu'il pouvait devenir lorsque les obstacles s'effritaient sous le joug des pulsions bestiales.

Briet lâchait prise, plongée dans une obscurité fantasmagorique.

— Oh, Hamar ! Pourquoi tout ça ?

— Pour rien, Briet, pour rien.

Plaquée contre le béton froid, la jeune femme s'étiolait, pupilles dilatées, le souffle court à la recherche de l'élan vital. Il l'invitait dans le cercle, tournant le corps en jouissance dans une danse sensuelle. Elle y ajoutait la grâce alors que face au mur, les paumes offertes à la rugosité de la matière brute, elle laissait l'homme s'approprier le sexe, le dos arqué, les jambes écartées.

Il ne vit le tremblement imperceptible dans l'ombre d'un des tristes monolithes à peine ébauchés qu'une fois la longue étreinte commencée. Il ressemblait à un feu-follet. Le cerveau de l'Islandais ne savait que faire de cette information. Sa provenance incertaine ne l'inquiétait pas outre mesure, si ce n'est qu'elle signifiait peut-être une présence...

(A SUIVRE)